

INTRODUCTION

« Quel est le livre qui vous a impressionné, frappé, marqué, secoué ? »

Telle est la question que *Le Journal littéraire* pose à Patrick Süskind. L'auteur y répond sous la forme d'un court récit intitulé « Amnesia in litteris ». Parce qu'il est impossible pour le narrateur de n'en retrouver ni le titre ni l'auteur, il s'approche de sa bibliothèque, prend un livre, se laisse aller au plaisir de cette découverte pour finir par se rendre compte qu'il l'a déjà lu et annoté¹. Balayant sa bibliothèque du regard, il se demande :

Que m'est-il resté en mémoire des quinze volumes d'Alfred Andersch, dans leur boîtier ? Rien. Et des Böll, des Walser ? des Köppen ? Rien ? Des dix volumes de Handke ? Moins que rien. Que me reste-t-il de *Tristram Shandy*, des *Confessions* de Rousseau, de la *Promenade jusqu'à Syracuse* ? Rien, rien, rien ? Ah, mais là ! Les comédies de Shakespeare ! Lues intégralement, pas plus tard que l'an dernier. Il doit bien en être resté quelque chose, une vague idée, un titre, un seul titre d'une comédie de Shakespeare ! Rien... [...] Mais enfin, il n'y a donc plus un seul livre au monde dont je me souviens ? Les deux volumes rouges, là-bas [...], j'ai lu ces volumes, des semaines durant j'ai vécu dedans, il n'y a pas tellement longtemps, qu'est-ce que c'est donc, comment ça s'appelle ? *Les Possédés*. Tiens donc. Ah, ah. Intéressant... Et l'auteur ? F. M. Dostoïevski. Hum. Ouais. Il me semble que je me rappelle vaguement ; tout ça se passe, je crois, au XIX^e siècle et, dans le second volume, il y a quelqu'un qui se tue d'un coup de pistolet. [...] Cela fait trente ans que je sais lire [...] et tout ce qui m'en reste, c'est le souvenir très approximatif qu'au deuxième volume d'un roman de mille pages, il y a quelqu'un qui se tue d'un coup de pistolet. Trente ans que je lis pour rien. Des milliers d'heures de mon enfance, de ma jeunesse et de mon âge adulte, passées à lire et à n'en retenir rien qu'un immense oublié.

Mais peut-être – me dis-je pour me consoler – [...] que la lecture est un acte d'imprégnation, au cours duquel la conscience absorbe tout à fond, mais par une osmose si imperceptible qu'elle n'est pas consciente du phénomène².

Cette petite histoire est sans doute manière pour l'auteur de répondre, par une pirouette, à la figure imposée. Quoique forçant un peu la réalité, elle correspond à une expérience suffisamment commune et reconnue pour que l'on ne puisse guère la contester : il reste bien peu de choses de nos lectures. C'est un constat. Face à ce constat, le narrateur propose

1. Cet épisode ressemble à ce que rapporte Montaigne : « Il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme récents et à moy inconnus, que j'avoy leu soigneusement quelques années au paravant et barbouillé de mes notes » cité et commenté par Pierre BAYARD, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, Minuit, coll. « Paradoxe », 2007, p. 57.

2. Patrick SÜSKIND, « Amnésie littéraire », *Un Combat et autres récits*, [Fayard, 1996], Le Livre de Poche, p. 83-86.

une hypothèse : « la lecture est un acte d'imprégnation ». Autrement dit, même si on oublie ce qu'on lit, quelque chose s'inscrit, à l'insu de notre conscience, et le bénéficiaire demeure. C'est une hypothèse explicative, convaincante et consolante. Peut-être convaincante *parce que* consolante...

Que nous fait la littérature et que faisons-nous de la littérature ? Telles sont les questions qui sont au cœur de la réflexion que je propose. Je ne peux pas mettre en question l'hypothèse du narrateur de Patrick Süskind – et à dire vrai, je ne le souhaite pas ! En revanche, le constat peut être interrogé. On oublie beaucoup, mais on n'oublie pas tout. Le personnage se souvient au moins d'un coup de pistolet. Je m'interroge donc sur la « littérature après coup », c'est-à-dire sur le souvenir de lecture. Même si son énoncé n'est au mieux que la partie émergée d'un iceberg dont la majeure partie échappe à la connaissance, ces quelques mots, ces quelques images qui restent et s'énoncent disent pourtant quelque chose de ce qui s'est joué dans cette rencontre et de ce qui continue à se jouer par le souvenir.

En tant qu'objet de recherche, l'analyse du souvenir implique un cadre théorique, des données et une méthodologie. Il me semble que l'actualité théorique, littéraire et éditoriale est particulièrement propice à cette interrogation.

LE LECTEUR EN PLEIN CŒUR

L'ouvrage récent d'Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser* porte comme sous-titre : « Pourquoi les études littéraires ? » et s'inscrit donc dans une perspective praxéologique. L'introduction rappelle les propos du candidat Sarkozy à propos de l'inintérêt de l'étude de la « littérature ancienne », de son obsolescence et de son inadéquation à la réalité du monde contemporain. Le livre d'Yves Citton se veut une réponse à ces déclarations et un plaidoyer pour les études littéraires :

Il s'agira [...] de montrer dans ce livre en quoi les pratiques de lecture et d'interprétation, mises en jeu par l'étude de la littérature (ancienne) méritent d'être replacées *en plein cœur* – et non dans les marges oisives et négligeables – des dispositifs contemporains de production des richesses. Le barbare se fera donc l'avocat du diable économiste, en abordant la compétence herméneutique du point de vue de sa « productivité », et en soutenant que le financement des études littéraires mérite de constituer un investissement prioritaire pour quiconque veut « maximaliser la croissance » du PIB d'une « république moderne »³.

Les études littéraires qui méritent d'être *en plein cœur* du monde moderne sont des *pratiques de lecture et d'interprétation*. En d'autres termes, elles sont centrées sur le sujet et sur son activité. L'objectif des études littéraires devient la construction d'une *compétence herméneutique* qui se développe en contrepoint (et non à la place) d'une représentation des études littéraires comme relevant de manière dominante de l'histoire littéraire. La lecture de « la littérature ancienne » devient alors *lecture actualisante*, c'est-à-dire lecture au présent, pour le présent, du lecteur et du collectif dans lequel il s'inscrit⁴.

3. Yves CITTON, *Lire, interpréter, actualiser – Pourquoi les études littéraires ?*, Éditions Amsterdam, 2007, p. 24.

4. « Lectures actualisantes : une lecture d'un texte passé peut être dite ACTUALISANTE dès lors que (a) elle s'attache à exploiter les virtualités connotatives des signes de ce texte (b) afin d'en tirer une modélisation capable de reconfigurer un problème propre à la situation historique de l'interprète, (c) sans viser à correspondre à la réalité historique de l'auteur mais (d) en exploitant, lorsque cela est possible, la différence entre les

Yves Citton propose ainsi une lecture d'un texte de La Boétie fondée sur l'écart entre la langue de l'auteur et la langue du lecteur. Voici le texte :

Les theatres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles, les tableaux, et autres telles drogueriers, c'estoient aus peuples anciens les apasts de la servitude, le pris de leur liberté, les outils de la tyrannie : ce moiën, ceste pratique, ces allechemens avoient les anciens tirans pour nedormir leurs subjets sous le joug. Ainsi les peuples assotis trouvant beaus ces passetemps amusés d'un vain plaisir qui leur passoit devant les yeulx, s'accoustumoient à servir aussi niaisement, mais plus mal que les petits enfans, qui pour voir les luisans images des livres enluminés aprenent à lire.

L'auteur introduit sa *lecture actualisante* de ce passage en précisant que les savoirs historiques (linguistiques, politiques, philosophiques...) seront les bienvenus. Non pour comprendre le sens supposément authentique du texte, mais pour aider « le lecteur actuel à s'ouvrir à son "altérité", et à en tirer profit ». Celui-ci « sentira ce texte vieux d'un demi millénaire vivre à travers le jeu quelque peu anarchique des multiples carrefours, ricochets, résonances et rebondissement interprétatifs auxquels l'invitent ces quelques phrases, dans le dialogue (largement nourri d'aléatoire) qu'elles entretiennent avec sa réalité actuelle ». Ainsi, dans le texte de La Boétie, « les luisantes images », ces « passetemps » et ce « vain plaisir » entrent en convergence avec la réalité contemporaine des spectacles télévisuels. Yves Citton affirme que ces anachronismes permettent de saisir une « vérité *profonde* du texte » et aussi que « la distance temporelle et les décalages mécaniques et aléatoires qui séparent deux représentations de la langue contribuent bien ici à produire une vision (une perception, une intellection) plus adéquate des dynamiques télévisuelles ». La productivité de la lecture (ou de l'interprétation), conclut Yves Citton, « émane donc de l'*inter-locution* elle-même, soit ce qui s'est mis *entre* l'auteur et le lecteur pour les séparer, aussi bien que des notions communes qui doivent assurer un minimum de communication *entre* eux⁵ ».

C'est cette même question que pose, autrement, Jean Rouaud dans *L'imitation du bonheur*, paru en 2006. Ce roman met en scène un narrateur (auquel Jean Rouaud prête beaucoup de sa propre production littéraire) qui, ayant découvert, à la faveur d'un écrit oublié, un personnage du XIX^e siècle qui le fascine, décide de raconter son histoire, en l'interpellant.

Cette perspective soudain, tout ce monde à réinventer, à porter à bout de phrases pour vous redonner vie, sachant d'autre part que les recettes traditionnelles pour le transcrire sont depuis longtemps dépassées, obsolètes, ne rendent plus compte de rien et que l'innocence en ce domaine appartient au paradis perdu du roman, au point que je me demande comment ils font ceux-là qui continuent à faire comme si de rien n'était, j'avoue qu'il va me falloir procéder à une sérieuse révision de mes dogmes poétiques⁶.

Cette histoire rapportée est la suivante : Constance Monastier, épouse d'un soyeux des Cévennes, revient de Paris en train jusqu'au Puy. Elle emprunte ensuite une diligence pour rentrer dans son village. Lors de ce trajet, elle aperçoit un homme blessé, oblige la diligence

deux époques pour apporter un éclairage dépaysant sur le présent », *ibid.*, p. 344. On trouvera un exemple de lecture actualisante de *W ou le souvenir d'enfance* de PEREC sous la plume d'Annie ROUXEL, dans « D'un engagement l'autre... Dissolution et reconfiguration de la notion aujourd'hui ? », dans Isabelle POULIN et Jérôme ROGER (dir.), *Le Lecteur engagé – critique – enseignement – politique*, Bordeaux, *Modernités* n° 26, 2007, p. 120.

⁵ *Ibid.*, p. 78-79.

⁶ Jean ROUAUD, *L'imitation du bonheur*, [Gallimard, 2006], Folio, p. 12.

à s'arrêter puis, quelques heures plus tard, le retrouve et s'enfuit avec lui. L'homme est un communard en fuite. Ils s'aiment et, trois jours après, se quittent avant de se retrouver, dix ans plus tard, laps de temps pendant lequel Constance, devenue veuve, tente de mettre en application les préceptes politiques que lui a inculqués Octave.

La narration durant la majeure partie du roman semble s'épuiser en digressions, en longues parenthèses qui rompent un récit morcelé. Le problème majeur du narrateur tient à la prise en compte du lecteur contemporain de l'histoire passée. Ainsi de la diligence :

La vôtre (l'histoire de Constance) m'a été offerte, plus vraie que nature, et c'est bien ce qui m'embête, ce périple en voiture à travers les Cévennes quand je suis obligé, pour vous apercevoir et vous suivre, d'écarter rien de moins que la conquête de l'Ouest, ses diligences, ses chevaux emballés (qui n'ont rien à voir avec nos percherons, bretons et auvergnats), ses caravanes de chariots, ses Indiens, ses gardiens de troupeaux, autant d'images subliminales qui s'invitent spontanément dans votre histoire et la parasitent⁷.

Les livres enluminés de La Boétie et la télévision d'Yves Citton, tout comme la diligence de Constance et le Far West de Jean Rouaud manifestent la présence d'un lecteur qui entretient avec la langue et le monde (réel ou fictionnel) un rapport qui conditionne sa réception⁸. Dans les deux cas, la reconnaissance de cette compétence (linguistique et/ou imageante), singulière et historiquement datée, n'est pas vécue sur le mode de la déploration. La mise en avant du lecteur pour ce qu'il est ouvre des perspectives politiques, critiques et didactiques majeures dans le cas d'Yves Citton, tandis qu'elle permet à Jean Rouaud d'écrire un des romans contemporains les plus réjouissants et émouvants qui soient, dans lequel la fiction et le personnage retrouvent leurs droits de manière éclatante.

En 1971, sur un campus américain, des étudiants en linguistique quittent la salle de cours. Le professeur efface le tableau, à l'exclusion d'une liste de noms de linguistes qu'il encadre.

| |
|------------------|
| Jacobs-Rosenbaum |
| Levin |
| Thorne |
| Hayes |
| Ohman (?) |

Lorsque les étudiants du cours suivant – un cours consacré à la poésie religieuse du XVI^e siècle – se sont installés, le professeur leur dit que le texte encadré est un poème du type de ceux qu'ils ont étudiés dans son cours et leur demande de l'interpréter. Ce qu'ils font.

Le professeur s'appelle Stanley Fish. L'essai dans lequel il rapporte cette anecdote, *Is there a text in this class?*, date de 1980 mais sa traduction française est très récente (2007). Elle permet de mieux appréhender la pensée de Fish que le lecteur français ne connaît souvent qu'à travers les commentaires. Le titre de l'ouvrage, *Quand lire, c'est faire*, renvoie explicitement à la situation décrite par Fish dans laquelle les étudiants *font* le poème :

7. *Ibid.*, p. 272.

8. On peut songer aussi à Marthe Robert découvrant le mot « communiste » dans un texte de Balzac. « Il évoque pour nous une longue suite d'événements, toute une foule de faits, de dates, de noms et d'images sans lesquels nous ne pouvons plus le penser. » *Livre de lectures*, [Grasset et Fasquelle, 1977], Livre de Poche, « biblio », p. 65.

« L'interprétation n'est pas l'art d'analyser mais l'art de construire. Les interprètes ne décodent pas les poèmes : ils les font⁹. »

Cette affirmation paraît ouvrir la voie au subjectivisme le plus absolu et au relativisme le plus destructeur. La suite de l'argumentation montre néanmoins qu'il n'en est rien. Interrogeant les significations conférées au texte, Stanley Fish écrit :

Ces significations ne seront [...] pas objectives parce qu'elles seront toujours le produit d'un point de vue plutôt que simplement « lues » ; et elles ne seront pas subjectives parce que ce point de vue sera toujours social ou institutionnel. [...] Elles sont subjectives parce qu'inhérentes à un point de vue particulier et donc non universelles ; elles sont objectives parce que le point de vue qui les délivre est public et conventionnel plutôt qu'individuel ou singulier¹⁰.

L'autorité ne relève donc ni de l'auteur, ni du texte mais d'un sujet appartenant à une communauté historique, sociale et culturelle, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage : *L'Autorité des communautés interprétatives*.

Autrement dit, dans cette anecdote, le poème ne peut être « construit » par les lecteurs qu'à la condition qu'ils soient élèves, dans une classe, et que cette construction soit la réponse à une consigne énoncée par le professeur.

En 2004, paraît, dirigé par Gérard Langlade et Annie Rouxel, un volume de contributions issues d'un colloque tenu la même année et intitulé *Le Sujet lecteur – Lecture subjective et enseignement de la littérature*. Dans le champ de la didactique de la littérature, il fait date et la notion de « sujet lecteur » qu'il institue, en l'ancrant spécifiquement dans le domaine de l'enseignement, y est depuis constamment convoquée¹¹. Cet ouvrage se donne comme objectif de tenter de cerner ce qu'est un lecteur « réel » ou « empirique », et de réfléchir aux modalités d'appropriation singulière des textes :

Les communications [...] s'efforcent d'établir, ou tout simplement de décrire, comment se rencontrent, voire s'affrontent, les lecteurs implicites et les lecteurs empiriques. Ces derniers se plient-ils nécessairement aux instructions du texte ? Quelles sont les expériences de lecture imprévues qu'ils sont en droit de réaliser ? Comment observer le surgissement de la subjectivité, comment la circonscrire ? Comment déterminer son rôle dans les démarches heuristiques ? Que peuvent nous apprendre de ce lecteur empirique les expériences subjectives¹² ?

Parmi ces contributions, on notera ici, à titre d'exemple, celle de Vincent Jouve qui évoque une lecture d'un extrait de *L'Assommoir* par des collégiens. Dans cet extrait, il est question d'une blanquette mangée lors de la fête de Gervaise, « cette bougresse de blanquette » qui met « un incendie dans le ventre ». Un élève explique que la blanquette donne soif parce qu'elle est trop pimentée tandis que trois collégiens associent « bougresse » à un « bout de graisse¹³ ». Ces manifestations attestées de sujets lecteurs réels entrent en convergence avec

9. Stanley FISH, *Quand lire c'est faire – L'Autorité des communautés interprétatives*, Les Prairies ordinaires, 2007, p. 62.

10. *Ibid.*, p. 74.

11. Cf. Marie-France BISHOP et Annie ROUXEL (dir.), *Sujet lecteur, sujet scripteur, quels enjeux pour la didactique ? Le Français aujourd'hui*, n° 157, juin 2007 ; Jeanne-Antyde HUYNH, « Du sujet lecteur au sujet critique », *Le Français aujourd'hui* n° 160, avril 2008 ou Bertrand DAUNAY, « État des recherches en didactique de la littérature. Note de synthèse », *Revue française de pédagogie* n° 159, Lyon, INRP, 2007, p. 139-189.

12. Gérard LANGLADE et Annie ROUXEL (dir.), *Le Sujet lecteur – Lecture subjective et enseignement de la littérature*, Rennes, PUR, 2004, p. 13.

13. Vincent JOUVE, « La lecture comme retour sur soi : de l'intérêt pédagogique des lectures subjectives », *Le Sujet lecteur...*, *ibid.*, p. 112.

celles qu'Yves Citton et le narrateur de Jean Rouaud, chacun à leur manière, *supposent* à des lecteurs potentiels. Certes, confondre « bougresse » et « bout de graisse » ne suffit sans doute pas – et fait même peut-être obstacle – à une lecture actualisante. Certes, la diligence de Jean Rouaud est probablement plus riche de potentialités évocatrices que le « bout de graisse » des collégiens. Pour autant, le témoignage, et singulièrement le témoignage d'une *erreur* de lecture, permet la mise en lumière de ce phénomène de projection, sur le texte, par le sujet, de ce qui le constitue (sa connaissance du monde, sa carence lexicale, son appartenance culturelle) et avec lequel, grâce auquel ou en dépit duquel, il lit.

Ces exemples, sur lesquels Vincent Jouve ne s'appesantit pas, me paraissent très significatifs du fait que le lecteur réel ne cadre qu'imparfaitement avec le lecteur Modèle d'Eco par exemple. Les collégiens, lecteurs réels, n'ont pas la compétence encyclopédique requise et néanmoins, ils actualisent le texte. Et pourtant, oui, ils lisent !

Le Sujet lecteur, outre les questions qu'il soulève et les réponses qu'il apporte, est important en ce qu'il propose des modalités concrètes d'accès à l'activité réelle du lecteur réel : témoignages d'écrivains, autobiographies de jeunes lecteurs, analyse des figures de lecteurs, analyse des interactions entre lecteurs au sein de la classe, analyse de productions écrites... Il semble ainsi ouvrir la voie à la possibilité d'une description ou d'une étude, voire d'une théorie du sujet-lecteur.

C'est, d'une certaine manière, l'objectif affiché par Pierre Bayard dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, ouvrage paru en 2007, qui propose : « Une véritable théorie de la lecture, attentive à tout ce qui en elle – failles, manques, approximations – relève, au rebours de l'image idéale qui en est souvent donnée, d'une forme de discontinuité¹⁴. »

Le propos de l'auteur vise donc, avec d'autres moyens, à aller contre « une image idéale » de la lecture en analysant des textes qui démontrent, par le biais de leurs auteurs ou des personnages qu'ils mettent en scène, comment la lecture met en œuvre un sujet social, psychique, pragmatique, culturel, historique, sujet inscrit dans des sphères, des situations, des relations, mu par des désirs, des besoins, des peurs mais aussi un sujet constitué par ses lectures, qui lui confèrent une identité profonde :

Nous sommes aussi la totalité de ces livres accumulés, qui nous ont fabriqués peu à peu et ne peuvent plus sans souffrance être séparés de nous [...] les paroles qui éraflent les livres de nos bibliothèques intérieures, en s'en prenant à ce qui est devenu une partie de notre identité, nous déchirent par moments jusqu'au plus profond de nous-mêmes¹⁵.

La lecture et la culture définissent l'identité et l'unicité du sujet.

Ces cinq ouvrages récents mettent le lecteur et l'activité lectorale *en plein cœur* du débat même si le lecteur convoqué n'y est pas tout à fait de même nature : figure – somme toute assez classique par certains aspects – du lecteur ou narrataire dans *L'imitation du bonheur* ; lecteur largement théorique, virtuel (mais dont la théorisation est à la fois une condition et un appel à l'incarnation) de *Lire, interpréter, actualiser* ; lecteur réel, empirique pour le *Sujet lecteur* ; comme le sont, en 1971, les étudiants de Stanley Fish avant qu'ils ne devien-

14. Pierre BAYARD, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, op. cit., p. 16.

15. *Ibid.*, p. 75.

nent personnages d'une « fable expérimentale¹⁶ » postérieure ; lecteur au statut ambigu de Pierre Bayard, élaboré par une fiction théorique¹⁷.

Cette centration sur le lecteur, observable dans le champ de la littérature, de la théorie et de la didactique se double d'un phénomène éditorial assez remarquable.

LE LECTEUR EN PLEIN CHAMP

Les Confessions de Rousseau est en général considéré comme le premier opus autobiographique moderne. Dès les premières pages, l'auteur évoque ses premières lectures :

Je ne sais comment j'appris à lire ; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi : c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même¹⁸.

Ces quelques lignes inaugurent une sorte de *topos* du genre. Rares sont les autobiographes qui ne sacrifient pas à ces pages dévolues aux lectures d'enfance, puis aux textes fondateurs et aux lectures importantes. Depuis plus de deux siècles donc, les écrivains qui se racontent, racontent aussi leurs lectures, évoquent leurs souvenirs de lecture parce que, comme Rousseau sans doute, ceux-ci ont fortement à voir avec « la conscience de soi-même ».

En marge de l'autobiographie, Alberto Manguel, avec *Une histoire de la lecture* (1996), a ouvert (et s'est ouvert) des perspectives tout à fait nouvelles sur la scène littéraire : le lecteur, en tant que sujet, y est apparu comme porteur d'une parole nouvelle, singulière et proprement inouïe. Alberto Manguel, le premier, a fait œuvre en parlant de ses livres, de ses bibliothèques, de ses lectures. Le discours sur ces objets est devenu un discours autobiographique. Quand Manguel parle de ses livres, il parle de lui, là où l'autobiographe, parlant de lui, parle de ses livres.

Dans cette lignée, est ainsi apparu ce que l'on peut peut-être considérer comme un genre en devenir : l'autobiographie de lecteur. *Un ange cornu avec des ailes de tôles* de Michel Tremblay (1997), *Autobiographie d'un lecteur* (2000) de Pierre Dumayet, *Ils m'ont dit qui j'étais* de Mazarine Pingeot (2003), *Le Poing dans la bouche* de Gorges-Arthur Goldschmidt (2004) ou *Une enfance au pays des livres* de Michèle Petit (2007) en constituent quelques exemples. Quant à *Bouquiner* (2000), son auteure, Annie François, le présente comme une « autobiobibliographie ».

Parallèlement à ces œuvres, on peut aussi noter la prolifération de recueils de souvenirs de lecture sollicités. À l'occasion de la manifestation « Lire en fête », en 2000, le ministère de la Culture et de la Communication édite *Histoires de lectures*, tandis qu'en 2004, un partenariat avec la SNCF permet la publication d'un livre intitulé *En train de lire – Les Livres préférés des français*, dans lequel des personnalités diverses évoquent leurs souvenirs et pratiques de lecture. Les éditions Bayard jeunesse sollicitent des auteurs afin qu'ils « racontent le livre qui a marqué leur enfance » (2007). Des écrivains, réunis lors d'un colloque, communiquent à partir de leur « héros préféré » (2007). Manuelle

16. Yves CITTON, « Puissance des communautés interprétatives », Préface de Stanley FISH, *Quand lire c'est faire...*, *op. cit.*, p. 5.

17. Je reviendrai sur cette notion de « fiction théorique » dans le chapitre IV de la première partie.

18. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes I*, éd. Bernard GAGNEBIN et Marcel RAYMOND, Gallimard, La Pléiade, 1959, p. 8.

de Birman propose une anthologie en deux tomes de *L'Amour des livres et de la lecture* (2005), la revue « Autrement » consacre un numéro aux *Livres de chevet* (2001), dans la collection « Folio 2 € », une recension d'extraits de textes connus (*Madame Bovary, Enfance, Les Mots...*) célèbrent les plaisirs de la lecture sous le titre *Au bonheur de lire* tandis que, toujours dans cette collection, sont proposés des extraits des *Livres de ma vie* d'Henry Miller. Récemment paraissent une *Petite philosophie du lecteur* par Frédérique Perrin (2008) et *Histoire(s) de lire* (2007) qui associe portraits écrits et portraits photographiques de lecteurs rencontrés dans des villages du Vaucluse et des Alpes de Haute Provence. Comme une curiosité, on réédite un roman oublié de Roland Cailleux, paru initialement en 1948 et intitulé *Une lecture* (2007)...

Il semble bien que le créneau « discours sur la lecture » soit éditorialement assez porteur. On ne peut que proposer quelques explications à cet indéniable phénomène : le souvenir de lecture, et singulièrement le souvenir de lecture d'enfance est peut-être réactivé par l'importance actuelle de la littérature de jeunesse¹⁹. Les recensions effectuées à l'occasion de certaines éditions de « Lire en fête » ont une dimension prosélyte. On a aussi le sentiment que la communauté des lecteurs se retrouve dans cette célébration d'une activité culturelle qui ne va plus de soi. Lire un livre qui parle des livres, c'est aussi, quand on est lecteur, lire un livre qui parle de soi :

Dans un monde bavard et fébrile, les livres s'offrent comme autant de refuges. Chacun est une promesse de rêves, de joies, de désirs, d'idées... Dans sa silencieuse solitude, la vie de lecteur est riche de multiples existences. Cet ouvrage ne cherche pas à convertir à la lecture, il s'adresse à ceux qui sont déjà convaincus : aux lecteurs – pour leur tendre un miroir²⁰.

« On ne parle tant de mémoire que parce qu'il n'y en a plus » écrivait Pierre Nora²¹. Peut-être peut-on en dire autant de la lecture...

Quoi qu'il en soit, ces textes nombreux, consacrés au lecteur et à la lecture, relevant pour l'essentiel de l'expérience personnelle de lecteurs, peuvent être constitués en base de données par la recherche. Parmi ces récits d'expériences de lecture, je m'intéresse particulièrement au souvenir de lecture, souvenir d'une expérience singulière, d'une rencontre entre un sujet et une œuvre et l'analyse du souvenir de lecture ici proposée se donne comme objectif de contribuer à une meilleure connaissance du lecteur empirique.

Mis en perspective, les énoncés peuvent permettre de dépasser l'aporie à laquelle semble conduire la réflexion sur le lecteur réel, insaisissable et rétif à toute théorisation :

L'expérience de la lecture, écrit Antoine Compagnon, comme toute expérience humaine, est immanquablement une expérience double, ambiguë, déchirée : entre comprendre et aimer, entre la philologie et l'allégorie, entre la liberté et la contrainte, entre l'attention à l'autre et le souci de soi. Cette situation moyenne répugne aux vrais théoriciens de la littérature²².

19. Ainsi dans le n° 462 des *Cahiers pédagogiques, La Littérature de jeunesse, une nouvelle discipline ?* (avril 2008), on trouve de manière assez étonnante et non explicitée, au milieu d'articles classiques, quelques encarts « Souvenirs de lecture » (p. 21, 25, 32). Autre rapprochement possible, le livre de Michèle PETIT, *Une enfance au pays des livres*, est publié aux éditions Bayard – Jeunesse.

20. Frédérique PERRIN, *Petite philosophie du lecteur*, Milan, 2008, 4^e de couverture.

21. Pierre NORA, *Les Lieux de mémoire I*, Gallimard, « Bibliothèque illustrée des histoires », 1984, p. XVII.

22. Antoine COMPAGNON, *Le Démon de la théorie, littérature et sens commun*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 194.

Je souhaite reprendre rapidement les théories du lecteur et des discours divers sur la lecture à partir desquels s'écrivent et se lisent l'ouvrage d'Yves Citton, celui de Pierre Bayard ou le volume sur le sujet lecteur, afin de comprendre comment se construisent les théories ou les hypothèses théoriques et de voir quelle place est accordée au lecteur réel avant d'entamer, en deuxième partie, une analyse croisée des énoncés de souvenirs de lecture.

Par delà les enjeux théoriques, je propose, pour terminer, de lire l'ensemble de cette recherche comme une contribution à la didactique de la littérature.